

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat
Herausgeber: Société de communication de l'habitat social
Band: 64 (1991)
Heft: 5

Artikel: Archéologie : curiosité destructive?
Autor: Attinger, Bernard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-129176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ARCHEOLOGIE : CURIOSITE DESTRUCTIVE?

C

e pamphlet, car cela en est un, n'a d'autres prétentions que de soulever quelques questions afin que de meilleures réponses leur soient données. Naïvement je croyais que la «Chartre de Venise» y avait, depuis 1964, déjà répondu. Les réalités rencontrées, ci et là, ont exacerbé mon inquiétude.

Dans de nombreux domaines scientifiques et plus particulièrement dans ceux qui touchent la recherche et l'exploitation de sites historiques, les progrès et l'évolution des connaissances font systématiquement doubler des qualités et compétences des chercheurs qui ont précédé ceux qui, actuellement, se croient à la pointe du progrès. Qui n'a pas entendu un

restaurateur de fresques, en plein travail, parler des erreurs du restaurateur qui l'a précédé et dire l'énergie qu'il devait utiliser afin de faire disparaître les traces de l'intervention précédente. Malgré cette attitude critique, nécessaire et probablement très juste, ce même restaurateur n'imagine pas une seule seconde que son travail sera, de la même façon, dénigré par son successeur qui reprendra tout son travail dans 20, 30 ou 40 ans. En voyant injecter des produits très complexes et contenant des matières synthétiques dans des sculptures gothiques, on s'inquiète à l'idée de ce que penseront de ces injections les restaurateurs du XXI^e siècle...

Dans le domaine de l'archéologie, les méthodes de fouille et les connaissances scientifiques évoluent à une très grande vitesse. Les connaissances scientifiques actuelles remettent en cause de nombreuses découvertes et recherches faites durant la première moitié de ce siècle car les chercheurs ne disposaient pas des connaissances et des moyens dont nous disposons aujourd'hui. On ose à peine imaginer tout ce qui a été détruit, par manque de connaissance ou d'intérêt... Les sciences, les méthodes et les connaissances continuant de progresser, on peut, comme dans le cas du restaurateur, se poser la question de savoir ce que l'on aurait pu découvrir si l'on s'était donné la peine d'attendre avant de creuser et très souvent de détruire. On creuse, on fouille, on cherche partout par soif de connaissance. La question est de savoir si cette crise de «fouillite aiguë», au lieu d'accroître nos connaissances, n'est pas en train, par un effet pervers, de provoquer des pertes, irrémediables par destruction.

Il ne sera, en effet, plus jamais possible de refouiller correctement ce qui l'a déjà été. Cette curiosité, cette soif de connaissance n'est-elle pas en train de détruire à tout jamais des documents «historiques» qui sont actuellement mal exploités. N'est-on pas en train, par excès de curiosité, de réduire à néant les possibilités futures d'investigation? Il est bien connu que l'archéologue arrache les pages du livre qu'il lit : la première couche (de fouille) étant détruite pour permettre la seconde et ainsi de suite jusqu'à la fin «du livre». Il ne s'arrête que lorsqu'il ne trouve plus rien sous la dernière page.

Une autre question est celle de savoir ce qu'il advient de ce que l'on découvre. Que fait-on de tous ces «nonos» que l'on sort de leurs tombes, de tous ces «détritus» sacrés qui étaient protégés dans la terre depuis des centaines, voire des milliers d'années et qui maintenant se retrouvent en plein air soumis à l'agression des variations climatiques et de notre pollution? N'est-on pas en train, en quelques années, de détruire ce qui a été conservé durant des millénaires? Et tout ceci uniquement par une curiosité que l'on pourrait qualifier de malsaine et de déplacée.

Cette manière de déterrer les morts, des autres peuples et civilisations, pour les analyser, les disséquer etc. etc., n'a-t-elle vraiment rien à voir avec un autre aspect des choses : celui du respect et de la paix que l'on doit aux morts?

Toutes ces «choses» que l'on déterre et que l'on sort de leur sphère de sécurité et de confort doivent ensuite être stockées. Cela pose très rapidement le problème de la surface néces-

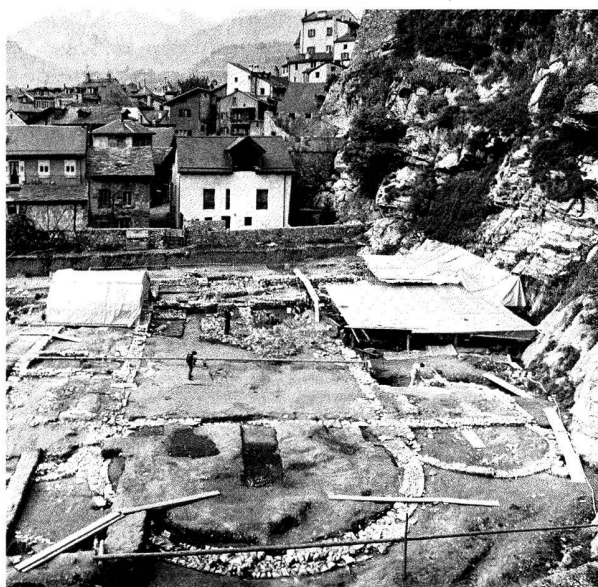


photo Bernard Dubuis, Sion



Hergé, «Les sept boules de cristal»

photo de l'auteur



saire pour conserver ces découvertes et aussi tous les problèmes liés à leur sécurité : vol, déprédation, incendie, cas de guerre, sans compter tous les aspects de leur vieillissement accéléré par un milieu qui est de toute façon beaucoup plus défavorable que celui dans lequel ces objets se trouvaient avant leur découverte. Le fait de sortir un objet de son trou équivaut à mettre cet objet dans une situation de danger de mort... La joie, égoïste, de la découverte se transformera très vite en désillusion car l'objet va petit à petit disparaître d'une manière ou d'une autre. On aura ainsi préféré le petit plaisir momentané à la conservation pour les générations futures. Dans ce cas, on n'hérite pas de l'histoire, on la vole à nos descendants... Un autre aspect du problème de l'intervention sur les traces du passé réside dans les limites des compétences entre les différents acteurs touchant au domaine des monuments : connaissance, conservation, restauration... Si beaucoup d'architectes ne savent pas aborder les monuments avec le respect qui leur est dû, combien d'archéologues ou d'historiens se mêlent de les «reconstruire», de les compléter et y interviennent sans avoir conscience des limites de leur spécialité. Dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, la sagesse commence à poindre lorsque l'on accepte ses propres limites pour reconnaître celles de l'autre (et réciproquement, bien entendu !). Face à tous ces problèmes, on est en droit de se demander comment des spécialistes, qui à longueur d'années et durant toute leur vie étudient des civilisations disparues, peuvent croire en la pérennité de la leur au point

d'imaginer que la transcription qu'ils font de leurs découvertes sera, elle, éternelle face aux civilisations qui changent et qui meurent. Qui, en effet, peut garantir que les résultats de toutes ces recherches existeront encore dans quelques siècles? Qui peut assurer que tous ces documents savamment établis, fruit des recherches et des destructions des archéologues, seront encore à disposition des scientifiques dans mille ans? Ce qui est certain, c'est que lorsque ces scientifiques du troisième millénaire voudront faire des fouilles, eh bien, ils ne trouveront plus rien sous terre, car tout aura été déterré et il est fort probable que ce qui l'a été n'existera plus et si, par malheur, les documents que nos archéologues établissent ne leur ont été transmis, comment pourront-ils appréhender l'histoire du monde? Il est étonnant que ce soit ceux-là même qui actuellement recherchent l'histoire qui, en même temps, risquent de la rendre totalement inaccessible aux hommes d'après-demain et cela simplement pour le profit immédiat et la gloire éphémère d'une publication.

Les techniques d'investigation utilisées actuellement sont très dures malgré toute la sensibilité et toutes les précautions que prennent ceux qui les utilisent. Pour développer des techniques plus douces et aussi plus performantes il faut regarder l'exemple de la médecine et des progrès qu'elle a fait dès qu'elle a accepté de s'ouvrir à d'autres sciences : génie biogénétique, chimie moléculaire. Cette évolution spectaculaire devrait montrer la voie (ouverte, il est vrai, par quelques «nouveaux archéologues») vers de nouveaux moyens d'investigation et de lecture de l'histoire : micro-sismographie, scanner, résonnance magnétique ou nucléaire, infrarouge, etc. Pour ce faire, il semble évident que les circuits de formation doivent quitter les «facs de lettres» pour s'approcher des «facs de sciences».

Et dans l'immédiat, et pour conclure, limitons les investigations «destructives» aux lieux qui doivent, de toute façon, être détruits et laissons une chance aux autres.

Bernard Attinger

photo de l'auteur



photo Robert Höfer, Storn

P.S. Les Chinois, dont la sagesse est légendaire, renoncent à entreprendre certaines fouilles archéologiques aussi longtemps qu'ils ne possèdent pas la technique spécifique pour le faire. De plus, souvent, ils réenterrent ce qu'ils découvrent après l'avoir restauré pour mieux en assurer la conservation.